

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

André-Marie de BAVIER

Les Puritains anglais au XVII<sup>e</sup> siècle :  
John Bunyan (suite et fin)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1926, tome 25, p. 73-78

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

## Les Puritains anglais au XVII<sup>e</sup> siècle

John Bunyan (*Suite et Fin.*)

Les erreurs des Quakers qui niaient l'autorité de l'Écriture le renforcent dans ses croyances. (§ 123-124, p. 46-47). Une période de consolation spirituelle succède à la désolation. Bunyan se sent en paix avec Dieu. Il lui semble que ses péchés sont enlevés et que sa conscience est purifiée dans le sang du Christ. (§ 125-128, p. 47). « Je soupirais souvent après le dernier jour, dans le désir d'être pour toujours embrasé par la vue et la communion de Celui dont la tête fut couronnée d'épines, la figure couverte de crachats, le corps brisé et l'âme offerte en sacrifice pour mes péchés. Tandis qu'auparavant je me tenais tout tremblant à la porte de l'enfer, il me semblait maintenant en être si éloigné que je pouvais

à peine la discerner, lorsque je regardais en arrière.» (§ 128, p. 47).

Bunyan croit avoir trouvé « l'évidence de son salut » scellée par le Ciel même. Il ne devait pourtant pas tarder à succomber à une tentation puérole. Le piège dans lequel il va tomber est si grossier que le plus simple des prêtres catholiques aurait suffi à le lui dénoncer. Bunyan ignore malheureusement, comme tout puritain, les lois élémentaires de la vie spirituelle. Il ne semble guère connaître la distinction pourtant si essentielle entre une tentation et un péché. L'« évidence de son salut », sur laquelle il prétend s'appuyer en bon calviniste, est sans fondements rationnels, et d'ordre purement émotif.

Le démon cherche à le persuader « de vendre et d'abandonner le Christ très béni, en échange des biens de cette vie et même de n'importe quoi ». (§ 133, p. 49). La tentation ne tarde pas à devenir une obsession qui dure un an. Bunyan n'a personne qu'il puisse aller consulter. Il est poursuivi nuit et jour et à toute heure par une voix qui lui crie : « Vends le Christ pour ceci, vends-le pour cela, vends-le, vends-le ! » (§ 135, p. 49). Il est harcelé en même temps par une série de scrupules qui ne le laissent même pas prendre sa nourriture en paix. Un pareil état d'esprit devait conduire Bunyan à une crise terrible qui faillit ruiner toute sa vie spirituelle. « Un matin, nous dit-il, tandis que j'étais au lit, je fus, comme en d'autres occasions, féroce ment assailli par la tentation de vendre et d'abandonner le Christ. La pensée perverse parcourait mon esprit aussi rapide que la parole : « Vends-le, vends-le, vends-le, vends-le, vends-le. » A quoi je répondais à plusieurs reprises comme en d'autres occasions : Non, non, pas pour des milliers, des milliers, des milliers de livres. Mais à la fin, après avoir beaucoup lutté, je sentis cette pensée traverser mon cœur : « Qu'il s'en aille, s'il le veut. » Il me sembla sentir que mon cœur y consentait librement. O la diligence de Satan et la perversité du cœur de l'homme !

La bataille était gagnée et je tombais comme un oiseau qu'une balle a atteint au sommet d'un arbre. Je me sentais gravement coupable et plongé dans un terrible désespoir » (§ 139-140, p. 50-51).

Bunyan se croit damné sans espoir. (§ 142, p. 51).

La parole de S. Jean sur « le sang du Christ qui purifie de tout péché » le rassure un instant. Mais d'autres versets de l'Écriture, qu'il interprète mal, le plongent dans la terreur. Il se demande s'il n'a pas justement commis ce péché contre le Saint-Esprit qui ne sera jamais pardonné (§ 148, p. 52-53). « Quoi, me disais-je, il n'y a donc qu'un seul péché que Dieu ne puisse pardonner... Et je dois être coupable de ce péché-là. O malheureux péché, ô malheureux hommes. Ces pensées brisaient et accablaient à tel point mon esprit que je crus devenir fou à certains moments... Personne ne connaît les terreurs que j'éprouvais en ces jours ». (§ 153, p. 54).

Si Bunyan en était arrivé à cet état voisin de la folie, cela tient évidemment à l'isolement spirituel dans lequel il vivait comme tout protestant. Un Bunyan catholique serait allé se confesser et le prêtre n'aurait pas eu de peine à lui montrer qu'il avait succombé à une crise de scrupules causée par le démon ou par son état nerveux et il lui aurait défendu expressément de penser à son prétendu péché. Il est vrai que Bunyan se décide enfin à révéler son état à un « chrétien d'un âge vénérable », tant le besoin de la confession est inné au cœur de l'homme. Mais un aveugle ne peut conduire un autre aveugle. Le « chrétien » déclare à Bunyan, avec une sévérité toute puritaine, que ses craintes sont fondées en toute probabilité, et qu'il pourrait bien être parmi les réprouvés (§ 180, p. 63-64).

La théorie calviniste de la prédestination contribue grandement à aggraver l'état de Bunyan. Ce dernier se compare aux grands pécheurs de l'Écriture, à David, à Salomon, à S. Pierre. Ils n'ont été sauvés que parce qu'ils étaient prédestinés. « Ils étaient l'objet des soins de Dieu, de sa protection et de sa providence spéciale. Bien qu'ils fussent aussi mauvais que moi par nature, Dieu ne leur permit pas d'échapper à sa miséricorde, parce qu'il les aimait. Mais quant à moi, Dieu ne voulait ni me préserver, ni me garder. Il me laissa, parce que j'étais un réprouvé, tomber comme je l'avais fait (§ 156, P. 55).

Le pauvre Bunyan passe par une véritable agonie, il se met à trembler « du corps et de l'âme »; en songeant au jour du jugement (§ 164, p. 57). Il se compare à Judas et à Caïn (§ 160, p. 56 et § 165, p. 58). Son péché lui

paraît plus grand que celui de tous les hommes réunis. N'a-t-il pas vendu le Christ ? Dieu, sans doute, l'a laissé commettre ce péché pour pouvoir le condamner à la damnation. (§ 172, p. 59 et § 177, p. 62). Telle est la conception vraiment monstrueuse de la Divinité que développe dans une âme naturellement droite, le dogme calviniste de la Prédestination !

Bunyan demande à Dieu le Père d'être un médiateur entre son Fils et lui. (§ 181, p. 64). Il passe par des angoisses d'autant plus grandes que son amour pour Jésus-Christ est plus sincère. Le pensée de la colère du Christ le fait trembler et il tremble également en songeant au jugement que portent sur lui les Saints de Dieu. (§ 183, p. 64-65). Il en arrive à craindre que son péché ne soit pas compris parmi ceux pour lesquels le Christ est mort ! (§ 184, p. 65-66).

Un nouveau verset de l'Écriture lui apporte quelque consolation, La désolation reprend bientôt. Le malheureux devait ainsi passer par diverses alternatives de confiance et de désespoir. Les versets de la Bible s'entrechoquent dans son esprit et semblent se contredire. Bunyan demande à Dieu de l'éclairer dans la connaissance de l'Écriture. Il n'ose pas mettre de côté les versets qui, d'après lui, consacrent sa condamnation. Son respect de l'Écriture est tel « qu'il tremble devant les Apôtres, sachant que leurs paroles sont vraies et qu'elles doivent demeurer à perpétuité. » (§ 211, p. 75).

Bunyan arrive à la conclusion qu'il n'a pu cependant commettre le péché contre le Saint-Esprit, parce qu'il a reçu, depuis ce péché, des consolations spirituelles. (§ 222, p. 79). Il analyse de plus près son « péché » et il commence à comprendre enfin qu'il n'est pas irrémédiablement perdu. (§ 223-228, p. 79-81). Il lui est encore permis de s'approcher du Sauveur et de s'attacher à Lui. Le Christ devient pour lui « sa justice, sa sanctification et sa rédemption ». (§ 232, p. 83). La pensée des souffrances du Christ le remplit d'une profonde douleur. (§ 244, p. 87).

Une nouvelle crise devait malheureusement survenir : Certains versets de l'Écriture le plongent de nouveau dans le désespoir. Bunyan a peur de manquer de soumission aux saints livres en tournant le sens de l'Écriture à son avantage. « Je m'efforçai, dit-il, de prendre les paroles

de Dieu comme Il les avait dites, sans en restreindre le sens naturel d'une syllabe. (§ 249, p. 38).

Si Bunyan est ballotté ainsi d'un état à l'autre avec tant de facilité, c'est, on ne le répétera jamais assez, parce qu'il attache une trop grande importance au sentiment et qu'il n'a pas de directeur spirituel.

La dernière crise ne diffère pas des précédentes, et il est difficile de savoir pourquoi elle n'a pas été suivie d'une nouvelle rechute. (§ 260, 261, 262, 263, p. 92-93).

Bunyan trouve la paix du cœur dans une adhésion confiante à Jésus-Christ, dont la « justice » l'absout de ses péchés.

Le récit de Bunyan est émouvant de sincérité. Mais sa phraséologie calviniste, son sentimentalisme puritain, ses puérités, le rendent singulièrement désuet. Il n'a pas ce caractère universel et humain que présentent les grandes conversions au catholicisme.

Et pourtant Bunyan est peut-être le plus grand des puritains anglais, et le plus chrétien de tous. Mais s'il est grand, s'il est chrétien, c'est malgré son protestantisme. La force de sa piété provient de ce qu'il a emprunté, sans le savoir, au catholicisme : ce n'est pas, en effet, dans la religion du libre examen qu'il a puisé sa conception dogmatique du christianisme, sa soumission à la Révélation contenue dans les Ecritures, son mépris de la vie présente, sa conformité à la volonté de Dieu, son amour des souffrances, qu'il ne peut s'empêcher de considérer comme méritoires lorsqu'elles sont endurées pour le Christ <sup>(1)</sup>. Tous ces traits de la religion de Bunyan proviennent des débris de la Tradition catholique que la Réforme a laissé subsister.

Mais ce ne sont malheureusement que des débris. La piété de Bunyan doit son incohérence, son étroitesse, son manque de simplicité et de confiance, à ce qu'elle contient de spécifiquement protestant. C'est le puritanisme qui a conduit Bunyan à voir surtout le côté sombre de la religion. C'est le calvinisme qui a réduit chez lui le

(1) Nous voyons Bunyan, dans « Grace abounding », nous dire qu'il est heureux d'être calomnié, « parce que les calomnies augmenteront sa gloire. » (§ 311, p. 107),

dogme à deux ou trois formules étriquées sur la justification et la prédestination. C'est parce que la Réforme a rompu les principaux liens qui unissent l'âme à Dieu, que Bunyan a une conception de la vie intérieure aussi rudimentaire. L'absence du culte de Notre-Dame a donné à sa piété un caractère raide et presque dur. Le zèle apostolique de Bunyan est pourtant réel, mais comme il paraît faible en comparaison de la soif du salut des âmes qui dévore les grands Saints du catholicisme, un S. Dominique, un S. François, une Ste Catherine de Sienne, une Ste Thérèse. Dans le Voyage du Pèlerin, les héros de Bunyan discutent avec âpreté et sécheresse contre ceux qui ne partagent pas leur opinion. Ils envisagent presque froidement leur damnation probable, sans même penser à intercéder pour eux auprès de Dieu. Voici, par exemple, comment Chrétien et Fidèle parlent de la chute de Facile (Pliable) : « Au commencement, dit Chrétien, j'ai eu une bonne opinion de cet homme ; mais maintenant je crains qu'il ne soit enveloppé dans la destruction de la Ville, car il lui est arrivé ce que dit le proverbe : « Le chien est retourné à son vomissement et la truie lavée s'est vautrée dans le borbier. »

— Je le crains aussi, répond Fidèle, mais qu'y faire ? Il l'aura bien voulu.

— Eh bien, voisin Fidèle, dit Chrétien, oublions-le et parlons des choses qui nous concernent plus directement. (V. du P., I, p. 71).

Quel est, je ne dis pas le Saint, mais le catholique pieux, qui oserait tenir pareil langage. Il y a loin de l'individualisme protestant à la conception catholique du corps mystique du Christ. Le sens des âmes est en relation directe avec le sens de l'Eglise ; l'exemple de Bunyan est là pour nous le prouver, car l'auteur du Voyage du Pèlerin est une des âmes les plus zélées et les plus nobles que l'Angleterre protestante ait jamais produites. S'il n'a pas eu davantage l'amour des âmes et l'esprit d'intercession, la faute n'en est pas à lui, mais à sa secte.

Chne André-Marie de BAVIER.